# Théâtre Français. *Le Bourgeois gentilhomme*.

Un ancien proverbe latin dit qu'*on fait toujours assez vite quand on fait assez bien*:

*Sat cito qui sat bene.*

Ce proverbe est fort sage ; on peut en faire l'application à ces auteurs légers, vifs et brillants qui faisaient trophée de leur facilité, et se vantaient de faire en dix-huit jours ce que de plus grands génies qu'eux ne faisaient qu'en deux ans. Le Misanthrope a lancé un arrêt terrible contre tous ces petits auteurs si expéditifs qui, pour aller plus vite, écrivent avant de penser ; ils ne seront jamais dans les bureaux d'Apollon que des commis expéditionnaires. Oronte croit éblouir le Misanthrope en lui faisant observer que son sonnet est l'ouvrage de quelques instants ; le Misanthrope répond sèchement :

Le temps ne fait rien à l'affaire.

Quand on lit une tragédie, on ne s'inquiète pas si l'auteur a mis deux moins ou deux ans à la composer ; mais quand on ne trouve dans cette tragédie qu'un roman sans vraisemblance, des caractères faux, de la prose rimée, on condamne l'ouvrage, eût-il été fait en deux jours.

Ce serait sans doute un avantage merveilleux, un dois des fées, de pouvoir, en courant, prodiguer des chefs-d’œuvre, et de se jouer de toutes les difficultés de l'art : il y aurait là de quoi s'applaudir. Mais la facilité dont tant de gens se vantent n'est souvent que le talent funeste de faire très vite des choses très médiocres et souvent très mauvaises.

Je ne puis m'empêcher de faire ici un retour sur moi-même. L’inconvénient et le danger de mon travail est d'exiger une promptitude à laquelle l'esprit n'est pas toujours disposé ; le proverbe latin ne me regarde pas, ce n'est pas pour moi qu'on a dit :

*Sat cito qui sat bene.*

« On fait assez vite quand on fait assez bien. » J'aurais beau faire assez bien, si je ne faisais pas assez vite, ce serait du bien perdu. Il s'ensuit que la célérité étant pour moi d'obligation, étant condamné par la nature même de la chose à faire vite, l'indulgence des lecteurs n'est pas seulement une grâce qu'ils veulent bien m'accorder, c'est un devoir que leur impose la précipitation forcée de ma besogne. Je pourrais bien montrer aussi qu'il y a quelques avantages attachés à cette nécessité indispensable de faire voler la plume sur le papier ; mais ce n'est pas ici le lieu de me faire valoir ; il me faut, au contraire, demander pardon pour quelques erreurs qui me sont échappées dans mon dernier article sur *La Coquette corrigée*, en comparant la pièce du comédien à celle de l'abbé : heureusement ce ne sont que des erreurs de nom, qui ne touchent point au fond de la comparaison.

Par exemple, j'ai dit fort étourdiment qu'il s'agissait dans les deux pièces d'une *comtesse* très dissipée et très coquette, que *Dorante* homme raisonnable, espèce de philosophe : corrige par l'amour et la jalousie qu'il lui inspire : cela est vrai, sauf les noms sur lesquels je me suis trompé. Dans les deux pièces : il s'agit d'une veuve coquette ; mais ce n'est que dans la pièce de l'abbé que la veuve est *comtesse*: dans celle du comédien, elle n'a point de titre, et s'appelle Julie. Le philosophe qui corrige la coquette ne s'appelle *Dorante* que dans la pièce de l'abbé ; *Clitandre* est son nom dans celle du comédien. Ces erreurs ne sont que des distractions, qui peut-être n'auraient pas dû me détourner si longtemps du *Bourgeois Gentilhomme*.

La première représentation de cette comédie de Molière avait attiré beaucoup de monde ; il y en avait encore davantage à la seconde. Il faut féliciter le public de l'empressement qu'il témoigne pour Molière ; je n'examine point s'il est venu pour le bon comique des trois premiers actes, ou pour les farces des deux derniers. Il y a sans doute beaucoup de spectateurs que la cérémonie burlesque du mamamouchi amuse plus que tout le reste. En général cet ouvrage doit plaire à la multitude par le mélange du chant et de la danse, par la variété du spectacle qu'il présente. Les connaisseurs admirent la force comique des trois premiers actes, et en faveur de tant de beautés, ils excusent les farces des deux derniers ; le peuple voit des farces dans toute la pièce ; il en rit de bon cœur, sans s'embarrasser s'il y a sous ces farces d'excellent comique caché.

La farce est à la comédie, ce que les caricatures sont au dessin et à la peinture : les caricatures ne sont que des difformités quand elles sont sans objet et sans malice ; les farces ne sont de même que de mauvaises bouffonneries fort insipides quand elles ne sont pas assaisonnées du sel de la satire. Le célèbre Aristophane est un maître en fait de farces ; mais ses farces sont presque toujours des critiques sanglantes des mœurs d'Athènes, et des parodies très plaisantes des plus fameuses tragédies. Elles ont été admirées de toute l'antiquité, excepté cependant du grave Plutarque, qui a traité Aristophane comme un méchant bouffon. Ce mérite de la malice et de la satire se trouve dans presque toutes les farces de Molière : il n'y a que la réception du mamamouchi qui ne signifie absolument rien ; c'est de la farce toute pure, sans esprit et sans critique : c'est ce qui la rend très inférieure à la réception du médecin, pleine de traits satiriques contre la Faculté.

La première scène du *Bourgeois Gentilhomme* est remarquable par l'agrément du style, et par le tour piquant du dialogue : rien de plus ingénieux que cette dispute entre un maître de danse et un maître de musique l'un s'applaudit de la libéralité de M. Jourdain, l'autre se plaint de la grossièreté de son goût. Il n'est peut-être pas facile de déterminer quelle est la passion a plus forte dans les artistes, de l'intérêt ou de la vanité ; on en a vu préférer les louages à l'argent, c'est le petit nombre aujourd'hui : ils sont devenus philosophes et calculateurs. On les voit s'empresser de courir où l'on juge mal les talents. Mais où on les paie bien : il est vrai qu'après avoir fait fortune chez des peuples qui ont plus d'or que de goût, les artistes reviennent en France jouir de cette fortune au centre du goût et des arts.

Le courtisan escroc qui fait payer au bourgeois gentilhomme ses galanteries, et qui lui emprunte encore de l'argent est une excellente satire des grands seigneurs qui prenaient crédit chez les marchands, et leurs faisaient payer leurs équipages, leurs habits, leur luxe ; ils regardaient le coffre-fort d'un bourgeois comme un supplément à leur patrimoine ; c'était un préjugé à la mode, que les grands étaient faits pour dépenser, et les petits pour épargner et pour amasser, afin de réparer les folies des grands, soit par des alliances, soit par des fournitures considérables, dont ils n'étaient payés le plus souvent qu'en promesses. Un seigneur qui ruinait un bourgeois semblait ne faire autre chose que reprendre son bien, puisque c'était toujours par les folles dépenses des seigneurs que les marchands s'enrichissaient.

On peut difficilement se former une idée de l'idolâtrie et de la superstition de la bourgeoisie pour la noblesse et pour la qualité : c'est ce qui nous empêche de sentir tout le comique du *Bourgeois gentilhomme*: alors l'argent ne faisait pas tout ; il ne suffisait pas d'être riche pour être magnifique. Il y avait un luxe interdit aux roturiers par les bienséances sociales : les petits, avec beaucoup d'argent, ne pouvaient pas briller ; les grands brillaient même sans argent, tant qu'il y en avait dans la bourse des petits. Faire des dettes était un apanage de la noblesse ; se ruiner était alors le droit des grands seigneurs, et les roturiers ne semblaient occupés à faire fortune que pour le service des seigneurs ruinés.

Ce qui nous paraît aujourd'hui ridicule dans M. Jourdain, ce n'est pas qu'il apprenne la musique et la danse, c'est qu'il apprenne ces deux arts à son âge, et qu'il commence si tard son éducation. C'est pour sa fille, et pour lui, que les maîtres devraient venu, et tout serait dans l'ordre. Du temps de Molière, les gens de qualités cultivaient seuls les arts d'agrément ; les gens du commun ne s'y adonnaient que pour en faire leur éclat, et ils n'y faisaient pas fortune. Les bourgeois ne perdaient pas leur temps à chanter et à danser de la vérité de cet ancien proverbe :

Qui bien chante et bien danse

Fait un métier qui peu avance.

Aujourd'hui la musique et la danse entrent dans l'éducation de la jeunesse et de l'un et de l'autre sexe, dont les parents ont quelque aisance. L'inconvénient, et même le ridicule de cet amusement, qui n'a rien de répréhensible en lui-même, c'est le temps qu'on y perd, la prétention qu'on y met ; l'importance qu'on y attache. Ne dirait-on pas qu'on veut élever une génération de chanteurs et de danseurs ! La frivolité, la dissipation, les mauvaises connaissances, le dégoût des occupations plus utiles, sont les fruits de cette manie dangereuse. La danse et la musique ne sont plus des amusements, dès que les jeunes gens aspirent, dans ces deux arts, à une perfection qu'il faut laisser aux gens de métier. Salluste reprochait à une belle dame de Rome de savoir mieux la musique qu'il ne convenait à une honnête femme.

Les maîtres de M. Jourdain sont fort ridicules par l'opinion exagéré qu'ils ont de leur art : ils ne voient rien de beau et d'important dans le monde que la musique et la danse. Peut-être cet enthousiasme pour leur profession est-il excusable ; mais que dire de ceux qui aujourd'hui ont le même fanatisme, sans être maîtres de danse ou de musique ! Le maître d'armes est le plus ridicule avec sa *raison démonstrative*. L'impertinence de vouloir démontrer ce qui n'est nullement susceptible de démonstration est plus en vogue aujourd'hui que jamais : il n'y a point de maître de langue qui ne démontre à ses écolières ce qu'il a dans la grammaire de plus arbitraire, de plus dépendant de l'usage ; ils appellent démontrer, raisonner à tort et à travers. Les petites demoiselles sont en admiration de l'éloquence de leur professeur ; et après la grammaire, elles ne voient rien de plus beau et de plus important dans le monde que le génie du maître qui leur démontre les règles de la grammaire comme autant de propositions de géométrie. Il ne faut pas désespérer que, de démonstration en démonstration, ils ne remontent, comme le maître de philosophie, jusqu'au mécanisme de la prononciation des lettres et n'apprennent à de jolies petites bouches à faire des contorsions et des grimaces, au nm et en l'honneur de la grammaire.

Geoffroy.